

Introduction : culture humaine et humanité culturelle

A) La culture comme dimension humaine

La notion de culture est une notion extrêmement large, puisqu'elle recouvre tout ce qui est spécifique à l'homme. Elle rassemble donc :

_ tout ce qui caractérise l'homme dans son rapport à lui-même, et qui découle notamment de sa nature consciente, qui lui permet de se poser lui-même comme objet et comme but. Cette dimension réflexive de l'homme débouche, comme nous l'avons vu avec Hegel, sur tous les processus de quête de soi, qu'il s'agisse de la définition de l'homme ou de la recherche de l'identité. On peut donc y rattacher la philosophie, la psychanalyse, mais aussi l'ensemble des procédés par lesquels l'homme tente de caractériser et d'atteindre la sagesse, le bonheur ou la vertu. Nous ne reviendrons pas ici sur ce domaine, que nous avons déjà exploré dans le cours sur le Sujet.

_ tout ce qui caractérise l'homme dans son rapport à la nature, au monde. Ce rapport est spécifique, d'une part, en tant que rapport de *connaissance*, puisque l'homme, en tant qu'être raisonnable, met en œuvre un ensemble de procédures rationnelles qui lui permettent de construire un savoir scientifique ; nous ne reviendrons pas non plus sur cet aspect, développé dans le cours sur Raison et Réel. Mais il est également spécifique en tant que rapport de *transformation*, puisque l'action de l'homme sur la nature est caractérisée par une dimension *technique* dont nous aurons à établir les spécificités. De façon générale, c'est le domaine de l'art, au sens large, qui est ici en jeu.

_ tout ce qui caractérise l'homme dans son rapport aux autres hommes. Nous verrons que la dimension caractéristique du rapport humain est d'être un rapport *d'échange*, l'échange étant à la fois le rapport social fondamental et le fondement des sociétés humaines. Mais l'homme n'est pas seulement un animal social, c'est aussi un animal *politique*, ce qui le conduit à soumettre ces rapports d'échanges à une exigence rationnelle de justice qui débouche sur l'édification du droit et de l'Etat.

Dans ces trois espaces, on retrouve un élément transversal : le langage. Le langage est à la fois ce qui permet à l'homme de penser et de se penser, ou plus encore de se donner à lui-même sa propre pensée ; il est également ce par quoi toute science peut se constituer, s'enseigner et se transmettre ; il est un élément du clé du rapport de l'homme au monde, à la fois comme limite *et* comme voie de dépassement dans le langage poétique. Il est enfin l'élément clé du rapport humain, d'abord parce qu'il est l'élément fondamental de la communication, mais aussi parce qu'il est le support de toute règle juridique en tant qu'elle appartient au « droit positif ».

B) L'homme comme être culturel

Si la culture est humaine, l'homme, lui, est un être culturel. Nous avons vu avec Merleau-Ponty en quoi nature et culture étaient indissociables chez l'homme, dans la mesure où :

_ le « naturel » dans l'homme est toujours culturel : qu'il s'agisse du corps ou des besoins fondamentaux, la culture intervient constamment pour mettre en œuvre des processus de régulation, de mise en forme, de transformation. Les corps portent la marque de l'appartenance culturelle, que ce soit par la manière dont on les nourrit, les caractéristiques de l'environnement auxquels ils sont exposés, les maladies et les thérapies auxquelles ils sont soumis, la manière dont on les marque, les pare, les habille, etc. L'étude approfondie d'un corps anonyme est ainsi capable de nous révéler une multitude d'informations sur la culture dans laquelle ce corps a vécu, mais aussi la catégorie sociale qui était la sienne, les clans auxquels il appartenait, etc. De la même façon, la satisfaction des besoins physiologiques est perpétuellement codifiée, régulée, déplacée chez l'homme. Pour ne prendre que l'exemple de l'alimentation, l'homme est l'animal qui ne mange pas n'importe quoi, n'importe comment et avec n'importe qui. La totalité du processus alimentaire est encadré, structuré, codifié par des normes et des conventions qui vont déterminer ce que l'on peut manger (et ce qu'*on ne doit pas* manger), la manière dont il convient de

le préparer, la manière dont on doit le consommer, etc. Le « naturel » pur n'existe pas chez l'homme, il est toujours culturalisé.

_ inversement, le « culturel » pur est une illusion. Les besoins naturels de l'homme constituent le socle fondamental de la culture, et il est illusoire de vouloir trancher le lien qui relie l'homme aux exigences et aux spécificités naturelles qui sont les siennes, qu'elles soient biologiques ou autres. Nous avons vu avec Sylviane Agacinski en quoi le fait de vouloir supprimer le « sexe » (c'est-à-dire l'appartenance homme / femme en tant qu'elle est déterminée par un donné biologique, physiologique) au profit du « genre » (c'est-à-dire l'appartenance à une communauté définie par un ensemble de normes, de comportements *choisis* par l'homme : pratiques sexuelles, vestimentaires, etc., ce qui permet de sortir de la dualité homme / femme pour poser une multitude d'alternatives : lesbiennes, transsexuels, etc.) pouvait s'avérer discutable et dangereux. Oublier les différences *naturelles* entre hommes et femmes pour ne retenir que des différences *culturelles* entre des genres (valeurs, comportements, normes, etc.), c'est se priver de l'un des éléments qui nous permettaient de comprendre comment et pourquoi la domination masculine avait pu s'instaurer. Comme le remarque Sylviane Agacinski, si l'on oublie que les femmes sont les seules à pouvoir « produire » des enfants (même si elles ne peuvent le faire seules), on ne comprend plus pourquoi et comment elles ont été soumises à des dispositifs d'assujettissement, qui permettaient aux hommes de garder le contrôle de la gestation des femmes, et donc de leur descendance (par exemple, en s'appropriant juridiquement une partie du corps de la femme). Et l'on risque de passer à côté de dispositifs contemporains de domination, comme ceux que subissent aujourd'hui des femmes insérées dans des dispositifs peu scrupuleux de gestation pour autrui.

Nous pouvons donc admettre avec Merleau-Ponty que tout dans l'homme est naturel, ou que tout est culturel : nature et culture sont indissociables chez l'homme. Vouloir déterminer l'un par l'autre est à la fois illusoire et dangereux. Si l'on cherche à faire de la « nature » le fondement des différences culturelles entre les hommes, on tombe

rapidement dans des discours racistes (comme ceux de Letourneau, pour lequel les différences culturelles entre les races s'expliquaient par des inégalités biologiques : cf. cours sur Durkheim), misogynes (les femmes sont naturellement moins rationnelles), etc. Inversement, si on cherche à faire de la culture le seul déterminant fondamental, on risque de basculer dans un déni de toute influence des données biologiques, voire dans des rêves d'auto-crédation qui feraient du corps une simple matière à modeler, à transformer, une « matière première » en attente d'acculturation ; or l'homme « n'a » pas seulement un corps, comme on a une voiture ou une maison ; il *est* ce corps, qui n'est donc pas seulement un « objet » à utiliser, mais qui possède ses caractéristiques et ses exigences propres, qui participent à notre identité.

C) Tradition et hérédité : le cas du racisme

Ce que nous venons de dire nous introduit au point suivant : si la nature et la culture ne peuvent être *séparés*, cela n'empêche pas de *distinguer* théoriquement le biologique (naturel) du culturel. Nous avons vu avec Michel Leiris comment l'on pouvait proposer un critère de différenciation qui ne porte pas sur des *contenus*, mais sur la manière dont des contenus sont *transmis*. A cet égard, les discours visant à combattre le « racisme » au XX^e siècle, jusqu'aux années 1960, sont intéressants. Loin de vouloir décréditer la notion de « race », ces discours prennent au contraire appui sur elle pour combattre le « racisme ». Pour Claude Lévi-Strauss, le racisme ne consiste pas à affirmer qu'il existe des différences liées à la race au sein de l'espèce humaine. Jusque dans les années 1950, presque personne en Occident ne remet sérieusement en cause ces différences. Lévi-Strauss note seulement, à la fin des années 1940, que la science semble indiquer que le concept de « race » n'a pas la même pertinence en ce qui concerne les hommes qu'en ce qui concerne les autres animaux. De là à affirmer que les races humaines *n'existent pas*, il y a un pas qui ne sera franchi que plus tard. Mais alors qu'est-ce que le « racisme », s'il ne s'agit pas de l'affirmation qu'il existe des races différentes ?

Pour Lévi-Strauss, affirmer qu'il existe des Noirs, des Blancs (etc.) qui se différencient par un ensemble de caractéristiques *naturelles* ne pose pas problème. De fait, « les Noirs » n'ont pas les mêmes cheveux que « les Blancs » ou « les Asiatiques », ils n'ont en général pas le même faciès — il suffit de rencontrer un Malien albinos pour s'en convaincre. Nier les différences physiologiques, morphologiques entre des groupes humains semble davantage relever de la mauvaise foi que de l'attitude scientifique. Le racisme ne consiste donc pas, pour Lévi-Strauss, à affirmer qu'il existe des races dotées de caractéristiques *biologiques, physiologiques, morphologiques* différentes, mais à relier ces différences naturelles à des différences culturelles.

Le racisme consiste à lier une appartenance raciale à telle ou telle forme d'organisation sociale (Etat ou tribu ?), telle ou telle forme de croyance religieuse, tel ou tel rapport à l'art, etc. En ce sens, Durkheim (qui ne cherche pas à nier qu'il existe des races humaines) n'est en rien « raciste » ; contrairement à Letourneau, selon lequel chaque race est faite, par exemple, pour une certaine forme d'organisation politique, les races biologiquement inférieures — comme les Noirs — ne pouvant être insérées dans des dispositifs politiques de type supérieurs — comme la démocratie. On peut même dire de Durkheim qu'il est un adversaire vigoureux du racisme, puisqu'il est sans doute le premier sociologue à avoir rejeté radicalement les paramètres biologiques de l'ordre des facteurs pertinents en sociologie. Pour Durkheim, les faits biologiques n'expliqueront jamais les faits sociologiques.

Mais comment, dans ce cas, différencier ce qui est de l'ordre du biologique (naturel) et ce qui est de l'ordre de la culture ? Pour Michel Leiris, c'est le *mode de transmission* qu'il faut interroger. Appartient au domaine biologique tout ce qui *se transmet* par voie biologique, c'est-à-dire par *hérédité*. Acceptons l'idée qu'il existe des noirs, des blancs, qui se différencient par un certain nombre de caractéristiques morphologiques (par exemple : la couleur de peau, les cheveux, etc.). Des parents « noirs » auront des enfants « noirs », non parce qu'ils l'ont décidé ainsi, mais en raison de l'hérédité (biologique).

Inversement, appartient au domaine de la culture ce qui se transmet entre les hommes par voie *non biologique* : par l'éducation, par l'imitation, par la contrainte, etc. C'est l'ensemble de ses dispositifs que Leiris nomme : « tradition ». Supposons que nos parents « noirs » émigrent en France avant la naissance du bébé ; le milieu socio-culturel dans lequel celui-ci va grandir sera un milieu occidental, qui le dotera de croyances, de pratiques, d'habitudes (etc.) qui seront celles des autres enfants (« blancs »). Cet enfant appartiendra, culturellement, au monde occidental (sauf peut-être en ce qui concerne le milieu familial, ce qui pourra d'ailleurs l'inciter à construire une personnalité originale). Nous aurons donc un individu noir (appartenance biologique) occidental (appartenance culturelle) : sa race lui a été transmise par l'hérédité, sa culture par la tradition.¹

Le racisme est donc un élément intéressant pour analyser les rapports entre nature et culture : avant d'aboutir à la disqualification complète du concept de race (dont la science nous enseigne aujourd'hui qu'il ne peut pas être appliqué au sein de l'espèce humaine, où l'on ne retrouve pas du tout les différences qui permettent de différencier les races au sein du règne animal), la lutte contre le racisme a d'abord pris la forme d'un combat contre la *confusion* du biologique et du culturel. La culture n'est pas *déterminée* par la biologie, les différences culturelles ne sont pas de simples reflets des différences naturelles. Même en admettant l'existence de telles différences naturelles (ce qui est difficilement récusable si l'on s'en tient à des paramètres comme la couleur de peau ou le type de cheveux, bien incapables de fonder une « hiérarchie » des groupes humains²), les différences culturelles (sociales, politiques, religieuses, rapport à la science, à l'art, à la consommation, etc.) n'en

¹ : S'il se rend en Afrique, il sera donc soumis aux mêmes procédures de désignation que les autres occidentaux, qui croient souvent que les termes comme « Toubab » (Mali) ou « Yovo » (Bénin) renvoient à la couleur de peau (blanche). En réalité, ces termes ne sont pas des marqueurs biologiques, ce sont des marqueurs culturels : tout noir de peau qu'il soit, s'il se rend un jour au Mali ou au Bénin, l'enfant de notre exemple sera considéré comme un « Toubab » ou un « Yovo ».

² : sauf à considérer, évidemment, que le blanc est une couleur plus noble que le noir.

découlent pas : il faut différencier ce que les hommes se transmettent par voie biologique, et ce qu'ils se transmettent par la tradition.

Dans cette optique, « une culture » se définit par un ensemble extrêmement large de croyances, de comportements, de pratiques, de coutumes, d'habitudes, etc. qui caractérisent une façon de vivre propre à une communauté. C'est ce « mode de vie » qu'une communauté transmet à ses membres par l'éducation, par les échanges, par l'imitation, par la publicité, etc. Et c'est l'assimilation de ce mode de vie (que chaque individu « personnalise », « réfracte » à sa façon, selon ses caractéristiques propres, comme Durkheim le reconnaît constamment) qui définit le processus d'*acculturation*.

Pour Leiris, il faut donc impérativement différencier ce sens du mot culture de celui qu'il prend lorsque nous parlons de « culture générale ». La culture générale n'est qu'un ensemble de connaissances dans des domaines prestigieux (philosophie, histoire de l'art, sciences, etc.), c'est-à-dire avant tout dans des domaines qui n'ont pas d'applications techniques immédiates. Pour Leiris, ce sens restreint ne désigne qu'une infime partie de « la » culture, et est d'ailleurs déterminé par elle ; nous avons ainsi remarqué que le concept même de « culture générale » était culturellement marqué, puisque ce qu'un occidental considère comme faisant partie de cette culture de l'homme « cultivé » est directement lié à une valorisation du savoir « in-utile » qui trouve ses racines dans la culture grecque de l'Antiquité. Pour Aristote, le seul savoir véritablement noble était le savoir détaché de toute préoccupation *productive*, c'est-à-dire le savoir exclusivement motivé par l'amour de la vérité, de la beauté et du bien, bref : de la sagesse. En ce sens, la philosophie (étymologiquement : amour de la sagesse), constitue bien l'élément fondamental de la culture générale !